



1

2



3



Oleksandr, 40 ans, déterminé à résister : « Les Russes peuvent prendre notre territoire... mais nous les en chasserons »

De notre envoyé spécial en Ukraine Nicolas Delesalle

La nuit tombe dans le nord de l'Ukraine. Tout est calme, l'air est gelé, les rivières aussi. À 100 mètres du territoire russe et des milliers d'années-lumière des réactions diplomatiques, des types emmitouflés dans de lourds manteaux creusent des trous dans la glace de la rivière Tsyata, autant pour pêcher que pour tuer l'angoisse. Pourtant, si la sérénité devait être incarnée dans un paysage, cet endroit enneigé piqué de forêts de bouleaux pourrait être l'élu. Quelques vieilles maisons détruites, pas par la guerre mais par le temps qui passe, d'autres qui tiennent par miracle et puis la nature, immense, partout autour. En face, à 30 kilomètres, les troupes russes attendent un ordre. Pétro s'en fout. Il pêche. Il porte un bonnet rouge et des bottes rembourrées contre le froid. À ses pieds, des poissons frétilent dans un jerrican jaune. Il raconte qu'un monument à la gloire de l'amitié de trois pays slaves, Ukraine, Biélorussie, Russie, a été érigé à deux pas d'ici en 1976. À l'époque, chaque pays avait choisi son propre symbole. L'Ukraine avait opté pour une statue représentant un mineur, un fermier et une femme avec un bouquet de fleurs; la Biélorussie, pour un partisan et un ouvrier de l'industrie automobile; la Russie, elle, avait choisi des soldats et des tanks: «La Russie nous impose sa politique. Imaginez qu'un mec vienne imposer sa loi dans votre propre maison. S'ils attaquent, nous souffrirons, mais toute l'Europe souffrira

aussi. Alors oui, je pêche. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse d'autre? Nos vies sont suspendues à la décision d'un fou.»

La guerre, encore froide, est déclarée. Lors d'une allocution télévisée, lundi 21 février, dont l'Histoire nous dira si elle changera la face du monde ou si elle ne flétrira que davantage sa peau fatiguée, Vladimir Poutine a reconnu l'indépendance des deux républiques séparatistes du Donbass, jetant aux orties les accords de paix de Minsk II, les efforts diplomatiques de ces dernières semaines et, peut-être, les ultimes espoirs de paix en Ukraine. Le visage impassible, le timbre glacial, le président russe a expliqué doctement que l'Ukraine avait été créée par Lénine, que son gouvernement était illégitime. L'Ukraine, c'est la Russie, affirme Poutine; son peuple, victime d'un syndrome de Stockholm, est l'otage de l'Occident. À l'heure où 150 000 à 200 000 hommes en armes sont massés aux frontières de l'Ukraine, la déclaration laisse augurer une offensive au Donbass ou vers Kiev, à seulement 100 kilomètres de la frontière russe, des bombardements, une guerre incandescente, un autre monde. Ou rien de tout cela. Qui peut savoir? Le joueur d'échecs du Kremlin a toujours un coup d'avance. Les Occidentaux subissent ses initiatives. La propagande fait rage, les intoxications inondent les médias, chacune d'entre elles pouvant fournir le prétexte à une guerre qui ne vient pas mais dont l'ombre s'approche.

En Ukraine, après huit ans de conflit larvé dans l'est et le sud du pays, les habitants retiennent leur souffle. Le secrétaire d'État américain, Antony Blinken, affirme que Kiev et ses 2,8 millions d'habitants sont la cible principale de la Russie. La veille de l'allocution de Poutine, la capitale ukrainienne ne ressemble pourtant pas à une ville sur le pied de guerre. Pas de blindés, pas d'armes, pas de barrages. Tout est calme. Des drapeaux européens flottent

1. Oleksandr Chekmaz (à g.) dirige un bataillon de 1 500 vétérans de l'armée ukrainienne et un centre « militaro-patriotique ». À Borvary, le 21 février.

2. Alisa, 38 ans, une spécialiste des relations médias, s'est formée au combat. Dans les environs de Kiev, le 19 février.

3. Une jeune femme apprend à utiliser une grenade avec un paramilitaire de la Légion géorgienne, engagée avec l'Ukraine. À Kiev, le 19 février.

sur une place. Dans les bars, la jeunesse fait la fête, en équilibre sur un fil, presque comme si de rien n'était. Entre deux verres d'alcool, Anton, 34 ans, fanfaronne et dit qu'il est prêt à tuer ces Russes qu'il déteste avec le pistolet de son grand-père (même si sa mère est née à Novossibirsk, en Russie); Vitaly, impassible, pense que l'attaque n'aura pas lieu; Janna, sa fiancée, voudrait croquer sa jeunesse, que l'amour triomphe et ne cache pas sa profonde inquiétude. Au nord de Kiev, à Tchernihiv, sur la route de la frontière avec la Biélorussie et la Russie, Tatiana, prof d'anglais, yeux verts et manteau d'alpaga, raconte que sa fille de 9 ans a fait une crise

de panique lors d'une simulation d'alerte à la bombe dans son école la semaine dernière. « Il y a des infiltrés partout qui essaient de désorganiser le pays. On devrait penser à nos vacances d'été, à faire faire leurs devoirs à nos enfants, aux choses simples. Et voilà, on pense à quitter nos maisons, à abandonner nos vies. » Toute la famille est prête à partir vers l'ouest de l'Ukraine. La voiture, dans le garage, est pleine de valises. Son mari a un fusil de chasse pour se défendre: «Ceux qui vous disent qu'ils n'ont pas peur mentent pour donner le change. Tout le monde a peur. Nos existences vont peut-être basculer. Pourquoi? Mais ce n'est pas possible, n'est-ce pas? Dites-moi que ce n'est pas possible qu'ils nous attaquent.»

La veille de l'allocution de Poutine, à Kiev, tout est calme

Dans le Donbass, juste après l'allocution télévisée de Vladimir Poutine, les troupes russes sont entrées sur les territoires sous le contrôle des séparatistes pour une « mission de maintien de la paix ». C'est la première fois depuis huit ans de conflit que les Russes pénètrent officiellement en territoire ukrainien. Sur les réseaux sociaux, tout un pays se serre les coudes, s'encourage à résister et réclame les sanctions promises par l'Occident. «Nous n'avons pas peur, nous ne céderons pas une parcelle du pays», a déclaré le président ukrainien Volodymyr Zelensky en dénonçant une violation de l'intégrité territoriale de son pays et en appelant à une réunion d'urgence de l'OSCE tandis que le Conseil de sécurité des Nations unies se réunissait dès lundi soir. À l'heure où nous écrivons, l'activité militaire sur le terrain reste mesurée, même si elle avait déjà augmenté ces derniers jours, à coups d'obus de mortier tirés de part et d'autre des tranchées qui sillonnent [SUITE PAGE 44]



Oleksandr Strishniy (2^e en partant de la g.) dirige une unité de défense territoriale composée de civils. Ici avec des militaires dans les tranchées du Donbass, côté ukrainien.



la ligne de front sur 400 kilomètres. Dorénavant, tout peut s'embraser à chaque seconde. Ce conflit jusque-là «à basse intensité» a déjà causé la mort de 13 000 personnes depuis 2014, dont 3 000 depuis 2015.

À Tchernihiv, en temps normal, Oleksandr Strishnyi fabrique des portes. Aujourd'hui, il prépare la guerre. Il a 40 ans, trois enfants, un ventre rond et un fusil d'assaut M14 flambant neuf entre les mains. Il dirige une unité de défense territoriale composée de volontaires civils :

« Je veux me tenir prêt, savoir tirer, même si ce n'est pas gagné »

150 000 Ukrainiens ont rejoint ces forces qui viennent en soutien de l'armée ukrainienne. Oleksandr supervisait 10 personnes voilà un mois et demi. Il en a 120 sous sa responsabilité à présent, et beaucoup d'autres arrivent : «On n'a pas vraiment le temps de les former, mais on veut changer leur état d'esprit, qu'ils soient prêts à se battre pour protéger les gens qu'ils aiment. Les Russes peuvent prendre le territoire, mais pas le garder. Nous les en chasserons.»

Dans le village de Borvary, Dyana, 16 ans, lycéenne, s'entraîne à tirer avec un fusil à pompe contre des cibles entourées de bottes de paille. C'est la première fois qu'elle utilise une arme. Après le premier coup de feu, elle a failli lâcher le fusil, stupéfiée par le recul, le bruit assourdissant. «Je veux que ma fille sache se défendre, lâche son père, Deny. Je ne croyais pas à l'invasion il y a quelques semaines, maintenant je sais que c'est possible.» Deny est ingénieur, il a préparé chez lui de quoi tenir dix jours en autonomie totale, nourriture, médicaments, eau, munitions, casques et gilets pare-balles pour toute la famille. Il possède quatre armes, dont une arbalète et un fusil de chasse. Il ne rejoindra pas les unités de défense territoriale. Il veut seulement

1. Vladimir Poutine lors de la réunion du Conseil de sécurité russe au Kremlin, le 21 février. Il va reconnaître l'indépendance du Donetsk et de Louhansk.

2. Manifestation à Odessa pour l'unité de l'Ukraine, le 20 février.

3. Un parachutiste russe à l'entraînement avec l'armée biélorusse à Baranovitchi, sur une vidéo diffusée par Moscou, le 19 février.

protéger sa famille. Plus loin, sous les directives d'Olga, Genya apprend à lancer des grenades. «J'ai l'impression d'être un amateur, je suis nul!» rigole-t-il. Lui aussi prend la menace russe au sérieux : «Je veux me tenir prêt, savoir tirer, même si ce n'est pas gagné.»

En treillis militaire, un ours à visage humain regarde ces civils apprendre à manier les armes. Il se nomme Oleksandr Chekmaz, il a été blessé deux fois au Donbass, il a 45 ans et dirige ce centre «militaro-patriotique» où, dès l'âge de 8 ans, on peut venir apprendre à tirer avec des armes de guerre ou lancer des grenades. Il est aussi chef d'un bataillon de 1 500 vétérans de la guerre du Donbass blessés



Un soldat ukrainien pointe du doigt la zone d'où partent les bombardements, sur la ligne de front à Krymske, dans la région de Louhansk, le 19 février.

À la frontière, les Ukrainiens désespérés fulminent : « C'est dingue qu'un seul homme tienne dans ses mains notre destin »

pendant le conflit et déclarés inaptes à l'armée. «Ils ont une expérience du combat et seront utiles dans les jours qui viennent», lâche-t-il d'une voix douce. Ce bataillon d'éclopés se nomme «Rus' de Kiev», du nom de la première principauté slave, l'ancêtre de l'Ukraine, de la Biélorussie mais aussi de la Russie. Le conflit qui s'annonce est fratricide : «Je ne parle pas bien le russe, ment l'ours dans un sourire carnassier. Mais juste assez pour interroger les futurs prisonniers de guerre. C'est notre terre. On les détruira.»

La route qui mène vers le nord et qu'emprunteront les chars russes si Kiev est attaqué est bordée de villages faits de petites maisons de bois aux couleurs vives et aux toits de tôle, souvent dans leur jus depuis des années. On les appelle «isbas» en Russie et «khata» en Ukraine. Autour du ruban d'asphalte, des forêts nues, des lacs gelés, des champs boueux où fondent les dernières neiges. Cette boue qui apparaît pendant la «raspoutitsa», à la fin de l'hiver, a freiné la Grande Armée de Napoléon et les troupes allemandes de Barbarossa. Mais à ces époques, il n'y avait pas cette route déserte sur laquelle les modernes T 90 russes peuvent foncer à plus de 100 km/h.

Au poste frontière, des dizaines de camions attendent leur tour pour entrer en Biélorussie. Un soldat nous interdit de prendre des photos : «On est prêts à se battre, c'est tout ce que vous avez à savoir», lâche-t-il. Volodymyr, un chauffeur ukrainien, transporte des vivres en Russie. Il sourit tristement : «Je ne comprends rien. Personne n'y comprend rien. Je suis inquiet pour mon job, ma famille. Je n'ai pas d'autres moyens de gagner ma vie.» Plus loin, un Géorgien et des Turcs racontent eux aussi leur désarroi : «C'est dingue qu'un seul homme tienne dans sa main nos destins à tous», résume le Géorgien. Youri, notre chauffeur, regarde la longue colonne de camions en fumant une cigarette du haut de ses 2 mètres. Il a

55 ans et, dans ses paluches, la cigarette ressemble à un cure-dents : «S'il y a une guerre, je compte sur les Russes pour buter Poutine. Les oligarques ont trop d'argent à perdre. J'ai beaucoup de copains russes, j'aime les Russes, mais si ça dérape, j'arrêterai ma voiture, je fermerai la porte et j'irai me battre. J'ai fait mon service militaire à Moscou, je sais comment faire.»

À quelques centaines de mètres de la frontière, le village de Senkivka a connu une période prospère sous l'ère soviétique. Jusqu'en 2014, un festival de l'amitié entre la Russie, la Biélorussie et l'Ukraine y était organisé chaque année. On y avalait des litres de vodka à la santé des peuples slaves. Aujourd'hui, les maisons s'effondrent dans la neige et l'indifférence. On y rencontre Viktor, 65 ans, ancien militaire, veuf, yeux bleus engoncés dans un visage parcheminé : «S'ils arrivent, je lèverai les mains en l'air, on me dégagera de cette zone comme ils ont fait dans le Donbass. Poutine, je ne le comprendrai jamais.» Plus loin, dans le village de Kliusy, collé à la frontière russe, Volodymyr, 51 ans, répare sa voiture avec nonchalance : «Je ne ressens rien, ni peur, ni émotion, rien, je suis fataliste. On n'a pas de plan, on n'a rien décidé. Je connais bien les Russes, je ne les aime pas beaucoup. Il y a une frontière invisible entre eux et nous, quelque chose qui nous sépare. Nous, on travaille plus. Eux, ils boivent plus.» Partout, dans les villages, les villes, on fait face à la même incrédulité, la même tristesse désemparée et la même volonté de combattre. ■ **Nicolas Delesalle**

La foule se presse pour monter dans un train d'évacuation au départ de Zaporijjia, dans le sud-est de l'Ukraine, le 26 février. Tous ne partiront pas.



De notre envoyé spécial en Ukraine Nicolas Delesalle / Photos Patrick Chauvel

La nuit tombe. Le sol de la gare vibre. Les passagers hâtent le pas, ployant sous le poids de valises dans lesquelles ils ont entassé toute leur vie. Ils partent pour un voyage sans retour. Ce samedi 26 février, les bombardements se rapprochent de Zaporijjia, dans le sud-est de l'Ukraine. En entendant au loin les déflagrations, la foule traverse en pagaille les voies pour tenter de monter dans ce train de la dernière chance. Les trajets en voiture sont trop dangereux, et personne ne trouve plus d'essence dans les stations-service. La scène rappelle l'exode de juin 1940 en France, la débâcle. Pourtant, les Ukrainiens résistent avec leur armée régulière et des milliers de volontaires, hier profs, médecins, ouvriers, employés, aujourd'hui soldats. Mais les Russes sont là, si proches... Ils progressent vite, sur ce front ouvert depuis la Crimée. Des familles ukrainiennes, des étudiants marocains se pressent pour entrer dans des wagons soviétiques hors d'âge dont l'acier, repeint cent fois, ressemble à celui de bateaux érodés par les tempêtes. Ce train d'évacuation se rend à Lviv, à l'autre bout du pays, à la frontière polonaise. Plus de 1 000 kilomètres, dix-huit heures de voyage en frôlant des zones de combat. Il transporte deux fois plus de passagers que d'ordinaire: 300 par voiture. Sur le quai, une femme nous interdit de la photographier. Elle montre le ciel étoilé et crie dans un jet de vapeur gelée: «Spoutnik!» Les Russes surveillent, explique une autre: la photo sera vue; et le train, bombardé.

La foule s'agite, comme un corps unique avec mille têtes. La masse vibre, crie. Chacun essaie de se frayer un chemin. Baha et Hajar, étudiants en pharmacie, restent stoïques: ils ont tout abandonné, après trois ans d'études en Ukraine, pour retourner dans leur Maroc natal. Juste à côté, le visage sous un foulard, Anna appelle sa mère. Son écran illumine sa joue pleine de larmes: «Je suis calme, donc toi aussi tu es calme», lui répond une voix ferme. «Ma mère est formidable», souffle Anna en rattachant. Eliena serre dans ses bras un petit chien qui halète. Elle pleure devant la porte close d'un wagon. Elle est arrivée trop tard. Le train est déjà complet. Elle ne pourra pas rejoindre son amoureux, qui vit en Pologne. Heureusement, Ivan intervient. Ce chef de wagon, coiffé d'une large casquette digne d'un préfet, lui déniche une place. Plus loin, une autre femme n'a pas cette chance. Elle hurle de désespoir. Son mari ne peut pas monter, et Ivan n'y peut plus rien. Les portes sont closes. Le train démarre dans un spasme. L'homme resté à quai est immobile, les bras ballants. Depuis trois jours, l'Ukraine est en guerre. La volonté d'un seul homme a plongé la vie de millions d'autres dans le chaos, la souffrance et les pleurs.

Cela ne commence jamais comme on l'imagine. Le 23 février, veille de l'attaque, avec le photographe de guerre Patrick Chauvel, nous traversons les paysages lunaires du Donbass. Les cheminées des usines d'Avdiivka crachent une fumée âcre. L'air empest le plastique brûlé. Les voitures sont rares. Les villages ont les pieds dans une boue noire. Nous venons de Kiev, une ville encore en paix, quittée le matin même après beaucoup d'hésitations. Et si Kiev était attaqué? Non, c'est impossible. Vladimir Poutine va prendre le Donbass, quand même pas tout le pays! L'assaut va être donné ici. Nous y croyons dur comme fer. La nuit tombe. Nous roulons à tombeau ouvert sur des routes criblées de nids-de-poule. La ligne

D'est en ouest, nos reporters ont traversé l'Ukraine en train avec des milliers de réfugiés. Un voyage au bout de l'angoisse

LE CONVOI DE LA DERNIÈRE CHANCE

de front se situe à quelques kilomètres, à portée de tir sur certains tronçons à découvert. La veille, des obus sont tombés sur ce ruban d'asphalte déjà défoncé par l'hiver. Il n'y avait personne. Peut-être les artilleurs russes ajustaient-ils leur tir... Maks, le chauffeur et traducteur, éteint soudain les phares. Noir total. Il roule en glissant sa tête hors de la fenêtre et bifurque vers un chemin forestier. Maks est maigre. Il a un visage ciselé à la hachette, et ses mèches blondes lui donnent une tête de surfeur épuisé. Il pilote comme un pro mais parle peu. Le chemin serpente jusqu'à une zone hérissée de bâtiments fantômes: un collège abandonné. Sur les murs, des graffitis. Des prénoms d'ados amoureux du début des années 2000: «Vadim et Olga, 2003». Nous arrivons à un poste médical avancé de la 56^e brigade, à 200 mètres de la tranchée de séparation. Pour décrocher l'autorisation d'être ici, nous avons croisé le sosie de Robin Williams. Des yeux verts sous des lunettes rondes, et ce sourire malicieux de l'acteur... Étrange de se retrouver en plein Donbass dans «Le cercle des poètes disparus»... «O Captain! My Captain!» Ici, Robin Williams est lieutenant, spécialiste en traumatologie. Un Humvee médical, floqué d'une croix rouge, garde l'entrée. Une dizaine d'infirmiers et de médecins vivent dans cette maison privée d'eau, de chauffage et d'électricité. Nous croyons pouvoir raconter leur histoire. Passer du temps avec eux. Donner des visages à la guerre. Parmi ces hommes, Oleksander, la trentaine, barbe taillée, ventre généreux, regard tendre. Il nous accueille avec gentillesse. On grille une clope ensemble, dehors. Oleksander est inquiet parce que tout est calme. Pas de blessé aujourd'hui, pas de blessé la veille. Voilà quatre jours, des obus de mortier, tombés juste à côté, ont tué un homme et en ont blessé un autre. Depuis, plus rien. Ce silence ne dit rien de bon à Oleksander. Ni à personne, en fait. Maks nous a rejoints. On longe avec lui les bâtiments désaffectés; il s'arrête net. On ne peut pas aller plus loin sans risquer gros. La ligne de séparation est juste là, à deux terrains de foot. Il sait exactement [SUITE PAGE 48]

où parce qu'ils ont tiré avec des balles traçantes, hier. Une brume s'élève au-dessus de ce dégradé de gris, entre les bâtiments déserts aux fenêtres crevées et les arbres nus, et cela donne au tableau un air de fin du monde. On rentre se coucher dans le capharnaüm qui fait office de chambre. On plaque les gilets contre les fenêtres. On ne dort pas avant un long moment. On écoute tous les bruits dehors. Vers 7 heures, on se réveille, on boit un café imbuvable et puis la nouvelle tombe: Kiev a été frappé. Un instant, Oleksander est sonné. Il répète à trois reprises: «Poutine», en secouant la tête. Maks, lui aussi, est frappé de stupeur. Il n'y croit pas. Il refuse d'y croire. Comme le monde entier, à cet instant-là.

Trois jours plus tard, le train de la dernière chance s'enfonce dans la nuit. Dans notre compartiment ont pris place Svetlana, 63 ans, sa fille, Marine, 37 ans, et leur chinchilla, Marina, qui fait office de dou-dou vivant. Sept millions d'Ukrainiens ont déjà quitté leur maison. Ils se déplacent avec leurs animaux domestiques. Le mari de Marine est resté à Zaporijjia pour combattre: interdiction, pour tous les hommes de 18 à 60 ans, de quitter le territoire depuis l'instauration de la loi martiale. Les deux femmes s'endorment déjà en silence, bercées par les soubresauts réguliers du train. Deux heures après, elles se réveillent. Le mari de Marine vient d'appeler: Zaporijjia, d'où nous venons de partir, a été bombardé. Les deux femmes ne diront plus un mot jusqu'à la fin du voyage. Maxime non plus. Il a 9 ans, des yeux d'un vert extraordinaire, et il croque un morceau de chocolat en jouant sur son téléphone portable. Avec sa mère, Galina, ils espèrent atteindre la Pologne. Le mari de Galina vit en Hongrie. «Trop loin, trop cher pour nous», soupire la jeune femme. Elle raconte que son cousin est lui aussi parti sur le front: «Je ne sais pas où il se trouve, il ne répond plus.» Tout à coup, le train s'arrête. Nous sommes arrivés à la gare de Dnipro. Des centaines d'autres passagers essaient d'entrer dans les voitures déjà pleines. Les règles

dont les Ukrainiens sont friands, et qu'ils suivent normalement à la lettre, volent en éclats. Un magma humain pénètre de force dans le convoi. Les passagers déjà installés ferment à clé leurs compartiments pour empêcher la marée humaine de les emporter, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les hurlements des enfants coincés dans la mêlée, derrière les portes, et les pauvres bougres qui frappent en suppliant d'ouvrir. Maxime est terrorisé. Sa mère le serre dans ses bras: «C'est ça, la guerre!» lâche Patrick Chauvel.

Patrick a couvert trente-quatre conflits. Il est sur le terrain depuis la guerre des Six-Jours. Il a été blessé sept fois, dont une au Panama, en 1989, où il a pris une balle américaine dans le ventre. Il s'en est sorti par miracle. Depuis, il vit avec une douleur qui somnole. Elle s'est réveillée de manière fulgurante nous obligeant à passer deux jours dans un hôpital perdu dans la campagne ukrainienne à Lozovaïa. Pendant que Patrick bataillait avec orgueil contre des infirmières déterminées, j'ai parlé avec les mains avec Stanislas, qui souffre des reins, et avec Irina, qui a trouvé le moyen de faire une crise d'appendicite. Pendant la guerre, les gens continuent de tomber malades, de se couper en bricolant, de se tordre une cheville dans les escaliers ou d'attraper une bronchite. Maks, notre guide, s'est démené pour trouver cet hôpital, puis il nous a laissés pour partir s'occuper de ses enfants. Beaucoup de ceux qui nous aidaient ont cessé de le faire. Des choses plus importantes à régler.

La famille, la plupart du temps. Cela témoigne de la surprise des Ukrainiens. Ils n'y croyaient pas vraiment; maintenant que la furie avance, avec son cortège de souffrances, ils pensent d'abord à ce qu'il y a de plus important pour eux: leurs proches. Après deux jours de soins, Patrick était d'aplomb. Nous avons pu partir pour échapper à la tenaille russe qui commençait à se refermer.

À la gare de Lozovaïa, à 1 heure du matin, nous croisons des soldats ukrainiens qui patrouillent sur le quai. À l'éclat de leurs yeux, on devine leur nervosité. Leur ressort interne est comprimé, prêt à se détendre dans la violence. Parmi eux, Rouslan, treillis militaire, fusil d'assaut, casquette à l'envers, gueule d'ange. Il raconte qu'il était journaliste jusqu'en 2014, avant de s'engager dans l'armée au début du conflit dans le Donbass. «Maintenant, je ne peux pas être ailleurs qu'ici. Je vais défendre ma terre.» Dans une salle d'attente

Les soldats de Poutine, «des gamins qui ne savent pas où ils sont ni ce qu'ils font là»

Sur son portable, Ivan, le chef du wagon, me montre l'héroïsme des villageois qui font barrage aux chars russes

Dans le train de la dernière chance, Anastasia, 24 ans (en vert), sa petite sœur Vika, 13 ans, et Daria, 25 ans. Une heure avant l'arrivée à Lviv, le 27 février.



Le chef de wagon vient de fermer définitivement la portière: plus personne ne pourra embarquer. À Zaporijjia, le 26 février.



LA COLONNE DE LA PEUR

Le 28 février, un convoi de blindés russes de 60 kilomètres de long avance vers Kiev. Les premiers chars ne sont alors qu'à 25 kilomètres de la capitale.

plongée dans le noir à cause des risques de raids aériens, on rencontre Sergueï et Lioudmila. Avec Viktoria, leur petite fille, ils fuient les combats sanglants de Kharkiv, la deuxième ville du pays, 80 kilomètres plus au nord. Sergueï a vu beaucoup de cadavres, de bombardements. Il est hébété, en état de choc. Sans traducteur, je l'interviewe avec l'aide de ma mère, d'origine russe, depuis la France, au téléphone. C'est étrange d'écouter son témoignage ukrainien par la voix de ma propre mère russe. Il n'a qu'une idée en tête: sauver sa famille, rejoindre son frère dans une datcha. Et puis un train antédiluvien arrive. Son faisceau de lumière fend la nuit en deux blocs noirs. Dans ce train nocturne, on croise Taras, 19 ans, et ses deux meilleures amies, les jumelles Ola et Julia. Eux aussi viennent de Kharkiv. Dans un anglais parfait, l'étudiant raconte avoir du mal à admettre que tout cela n'est pas un mauvais rêve. Il précise aussi, en souriant, que leurs parents terrorisés les appellent «dix heures par jour», et qu'ils sont dans ce train pour les rejoindre.

Le dernier convoi pour Lviv roule maintenant depuis plus de sept heures. Parfois, il s'arrête en pleine nature. Les risques de bombardement décident de son rythme et les aiguillages l'aident à prendre des chemins de traverse plus longs, mais plus sûrs. Dans sa cabine minuscule, Ivan, le chef du wagon, a rangé sa casquette. Il sert le thé, le café, ou distribue gratuitement des bouteilles d'eau aux passagers qui ont l'audace de se frayer jusqu'à lui un chemin dans le couloir. Quand la plupart d'entre eux sont enfin endormis, Ivan s'informe, le nez rivé sur son téléphone. À la surprise générale, les Russes n'ont pas coupé Internet. Il rit en regardant la vidéo de ce fermier qui, avec son tracteur, vole un tank en panne et abandonné. Il reste impassible en voyant ces colonnes de blindés vitrifiés lors d'embuscades ukrainiennes. Il soupire en découvrant l'âge des soldats de Poutine, «des gamins, ils ne savent même pas où ils sont ni ce qu'ils font là», puis sourit de voir ses compatriotes résister partout. Il est sidéré par l'héroïsme de ces villageois qui arrêtent des colonnes de chars en faisant barrage de leur corps, ou celui des treize hommes de l'île des Serpents, un caillou situé dans le delta du Danube. Sous la menace de tir d'un croiseur russe, ces gaillards ont répondu par radio à leurs agresseurs: «Allez vous faire foutre.»

Le jour s'est levé. Le train de la dernière chance a traversé les zones

dangereuses. Dans le couloir, trois jeunes filles regardent le paysage défiler, moins menaçant. Daria, Anastasia et sa petite sœur Vika, 13 ans. Daria et Anastasia sont amies et partagent un appartement à Kiev. Le soir du 23 février, Daria est revenue de sa séance de squash. Elle a retrouvé son amie, elles ont préparé un bortsch et se sont couchées sans imaginer que c'était l'ultime nuit de cette vie «normale». En les écoutant décrire ce dernier soir banal, Vika se rappelle qu'au même instant elle faisait ses devoirs. Le premier missile russe est tombé dans l'immeuble en face de l'appartement des jeunes femmes. «À 5 heures du matin, comme l'opération Barbarossa de Hitler!» lâche Daria. Sidérées, les deux amies sont parties retrouver leur famille dans l'est du pays, où elles ont récupéré Vika. Puis, le lendemain, elles ont repris le train pour Lviv. Elles espèrent maintenant atteindre la Pologne. Là-bas, à la frontière, elles serviront comme volontaires pour l'effort de guerre, motivées par le sacrifice d'Iryna Tsvila, morte pendant la bataille de Kiev en tentant d'incendier un char avec un simple cocktail Molotov. L'armée ukrainienne est composée à 17 % de femmes. Nombre d'entre elles prennent part aux combats. Daria fixe l'horizon: «On n'a plus rien à perdre. Je ne ressens rien. Je n'ai pas d'émotions. Je suis dans un film, un film catastrophe. Je réagirai peut-être quand j'aurai traversé la frontière. Depuis soixante-dix ans, l'Allemagne s'excuse de ce qu'elle a fait. Cela sera la même chose pour la Russie. Elle prendra le même chemin. Elle subira le même châtiment.»

En gare de Lviv, des milliers de réfugiés cherchent un train, un chemin. Sur le parvis, un groupe de Témoins de Jéhovah accueille les voyageurs en chantant des cantiques tandis qu'une neige lourde s'abat sur toutes ces valises, ces visages défaits, ces angoisses mêlées. Le soir, à la télévision, Vladimir Poutine brandit la menace nucléaire pour punir les alliés de l'Ukraine. Et, à Lviv, les sirènes se mettent à hurler. ■ Nicolas Delesalle

Nos reporters ont rencontré
sur la ligne de front
des blessés, des prisonniers russes
et des résistants ukrainiens

RUSSIE- UKRAINE LES FRÈRES ENNEMIS

De notre envoyé spécial à Jytomyr Nicolas Delesalle

Au bout de sa cigarette, la cendre tremble. Ahuri, engoncé dans une veste jaune fluo, Sergueï se tient là, à côté du cabanon où il vient d'aller pisser. Devant lui, un chaos de pierres brisées, de béton fracassé, de poutres tordues. Une fumée âcre s'élève de cet immense tas de gravats qui fut le lycée n° 25 de Jytomyr, ville de 260 000 habitants, à 150 kilomètres à l'ouest de Kiev. Un verrou stratégique, à la même distance au sud de la frontière biélorusse, où se presse la 35^e armée russe qui pourrait bientôt, d'un grand coup de hache, couper l'Ukraine en deux. Ce matin du dixième jour de l'« opération spéciale » de Vladimir Poutine, un missile Kalibr vient de pulvériser des salles de classe, des tableaux, des globes terrestres, des drapeaux européens, des tables et des chaises. On l'a vu filer sur sa cible à basse altitude. Miracle, le bâtiment était vide. Aucune victime. Pas même Sergueï, le gardien du lycée. Il était parti se soulager juste avant l'impact. Il n'en revient pas d'être vivant. Au milieu des décombres constellés de cahiers, de feuilles noircies d'une écriture enfantine, une dame en état de choc cherche le mémoire de fin d'études de son meilleur élève, qui a décroché une bourse à Yale, aux États-Unis. Elle s'appelle Olga, porte un bonnet aussi bleu que ses yeux et trébuche dans les morceaux de béton éclaté, à la recherche de son trésor. Depuis dix-huit ans, elle est la directrice de ce lycée réputé pour son excellence en mathématiques: « Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? C'est ma vie qui part en fumée. »

[SUITE PAGE 56]

Un soldat russe de 21 ans dans un hôpital militaire de Jytomyr. Conducteur d'un BMP, un véhicule blindé de transport de troupes, il a été blessé aux jambes et fait prisonnier.

PHOTOS PATRICK CHAUVEL

Soudain, comme dix à trente fois par jour, les sirènes crachent un hurlement angoissant. À l'unisson, les églises sonnent le tocsin. Des avions survolent la ville. On les entend, on ne les voit pas. Pompiers, hommes de la défense territoriale et civils se précipitent dans un bunker situé sous le centre de l'administration militaire de cette ville de garnison. La 95^e brigade, qui réunit les meilleurs soldats d'Ukraine, y a ses casernes. Comme les centres décisionnels, elles sont prises pour cibles depuis le premier jour. Parfois, un missile ou une bombe rate son objectif et écrase un lycée, détruit une maison, brise un destin. Les pilotes russes sont peu entraînés, et leurs systèmes d'armes, anciens.

À l'ouest, la veille, trois bombes ont réduit un quartier en cendres. À proximité, un bâtiment militaire est demeuré intact, mais les vitres d'une maternité ont été brisées. Sur un kilomètre carré, tout est rasé. Oleg serre les poings: «Ma femme, Katia, avait 29 ans. Elle est morte. Je n'ai plus de maison, plus de voiture, plus rien, mais ma fille de 1 an est vivante. Je l'ai retrouvée indemne dans ce chaos, sans une égratignure. Je suis sûr que c'est Katia qui l'a protégée.» Juste à côté, Svetlana, son fils blessé dans les bras, n'arrête plus de pleurer. Sa maison aussi est un tas fumant de pierres noircies, et la fiancée de son fils aîné est morte. En hurlant, elle répète: «De quoi sommes-nous coupables?» Aux yeux de Vladimir Poutine, l'Ukraine est coupable d'exister. Pour instaurer la peur, la terreur, pousser à la reddition, la Russie semble trouver tout à fait acceptable que certaines de ses munitions ne touchent pas au but. En Ukraine, pour chaque camp, les enjeux sont plus importants que les pertes humaines.

Dans une longue cave en forme de labyrinthe, bunker dérisoire dans le voisinage du lycée, Vitaly Bunechko, gouverneur de l'oblast de Jytomyr, détaille le bilan du

Svetlana, dont la maison a été détruite par le bombardement de son quartier, et son fils, qui vient de perdre sa fiancée. Le 4 mars.



Dimitri, 21 ans, chauffeur, n'a compris qu'il était en Ukraine que lorsqu'il a vu le panneau Tchernobyl

bombardement de la veille en tripotant une boule antistress pleine de piquants. Il a des mains énormes, un ventre d'ogre et une voix de basse qui fait vibrer les murs: «Il y a eu trois morts, vingt blessés, dont des enfants de 5, 4 et 1 an; quatorze maisons sont détruites. Les Russes paieront pour tout ça.» Assise dans un coin, Olga, une vieille femme en fichu fleuri, a les yeux pleins de larmes: «Nous sommes censés être des peuples frères et ils nous tuent.» Oliana, sa voisine, a le visage défait. Hier, elle a enterré son frère, tué sur le front. Plus loin, Oleksander, un soldat de 21 ans, s'accroche à son fusil, sidéré. Après une quinzaine de minutes, l'alerte est levée. Tout le monde part reprendre le cours de cette vie nouvelle, hachée, rythmée par le beuglement des sirènes, les déflagrations, les manques, le stress, la peur. Plus personne ne regarde ce ciel où la mort rôde. Quand un avion passe à basse altitude, les gens restés dehors – il y en a beaucoup – baissent les épaules comme pour se protéger. «Si j'attrape un de ces pilotes, lâche un volontaire, je le tue immédiatement.» Un homme âgé, très bien habillé, souliers cirés, rasé de frais, s'approche pour nous demander... un yaourt. Il a faim. Les magasins se vident, l'argent manque. Les rues, pourtant, ne sont pas désertes. Les voitures circulent, s'arrêtent aux feux. Jytomyr n'est pas encore tombée dans l'enfer. Elle le surplombe, en équilibre sur un fil. Aux barrages, les Ukrainiens sont nerveux. Les Russes ont infiltré des espions, des saboteurs. Les volontaires en uniforme, peu formés, contrôlent les passants: deux journalistes se sont retrouvés plaqués ventre au sol, mains sur la tête, kalachnikovs pointées sur eux. La nuit, plus personne ne se déplace. Le risque est mortel. La défense territoriale n'hésite pas à tirer. Des hommes sont parfois ligotés, demi-nus, à des poteaux électriques; scotchées sur le corps, des inscriptions décrivant leurs méfaits: ce sont des profiteurs de guerre, exposés à la vindicte et à la honte.

À peine sorti du bunker, le géant Vitaly Bunechko rejoint la mairie, que protègent des murs de sacs de sable et des dizaines de volontaires en armes. Un homme sec aux grands yeux tristes nous accueille avec, dans les mains, un morceau de bombe thermonucléaire, les restes d'une frappe récente. Serhii Sukhomlyn, maire de Jytomyr, a un profil d'aigle et un humour froid. Derrière son bureau, un portrait de Gandhi. Sur sa table, une kalachnikov. Il dort tous les soirs dans cette pièce parquetée, allongé sur un tapis aux couleurs de l'Ukraine. Et tous les matins, il s'en va sur le perron de la mairie enregistrer une courte vidéo pour soutenir le moral de ses administrés: «Au moins, a-t-il grincé, nous n'avons plus de problème de Covid! Je suis fier des Ukrainiens. Ils ne paniquent pas, ils décochent même des débris de



Un champ de gravats: voilà tout ce qu'il reste du lycée n° 25 de Jytomyr, pulvérisé par un missile, le 5 mars.

bombes.» Près de lui, Pavlo Klimkine, ex-ministre des Affaires étrangères, venu pour aider: «Cette ville est un grand centre militaire et industriel, elle ne doit pas tomber. C'est un moment de vérité. Nous devons nous battre, nous n'avons pas d'endroit où aller. Avant, on pensait qu'on pouvait parler avec la Russie. Maintenant, c'est fini. Pour nous, cette nation est perdue pour toujours.»

Matvig Khrenov est médecin, propriétaire d'une clinique privée et du restaurant le plus prisé de la ville, Dim Tribelya. Depuis le début de l'offensive, il a transformé ce lieu branché en centre de tri médical. Il coordonne avec la mairie les besoins paramédicaux en prévision des batailles à venir. Il manque de tourniquets pour faire des garrots et de pansements de compression: «Alors, comme ça, rigole-t-il, je serais un nazi, selon Poutine? Ma famille est juive russe. Mon frère habite en Israël!» Ce restaurant fut autrefois une banque. La cuisine souterraine et le coffrefort font aujourd'hui office d'abri antiaérien. Près d'un seuil plein de betteraves épluchées, sourit Youri Kiropenko. Il est engagé dans la défense territoriale. Au début, son père de 83 ans, ancien haut gradé du KGB, ne l'a pas vu d'un bon œil. Et puis un missile Iskander a fait près de sa maison un trou grand comme un stade. Depuis, lui aussi s'est mis à haïr Poutine: «La Russie, c'est notre miroir inversé, notre négatif, tout ce qui ne va pas en nous.» Youri porte un fusil d'assaut et un treillis; il y a deux semaines, il était encore scénariste de séries: «Tout cela ressemble à un mauvais film. Dans mon métier, on raconte des histoires et nos héros ont des buts. Sauver une princesse, par exemple. Les Russes n'ont pas de but. Nous, nous en avons un. C'est pour cela que nous allons gagner.» Youri connaît depuis vingt ans le président de l'Ukraine, Volodymyr Zelensky. Ils étaient comédiens dans deux troupes concurrentes et participaient à des concours d'humour à Moscou: «Les gens qui pensent que Volodymyr joue un rôle se trompent. Il est comme il

se montre. Il ne lâche jamais ses amis, ne trahit jamais, tient ses promesses. C'est pour ça qu'on croit en lui.» Sur les panneaux de signalisation routière, malgré son uniforme, Youri laisse parler sa nature: «Vous connaissez l'expression "Voir Paris et mourir"? Eh bien, moi, j'ai écrit: "Vous ne verrez jamais Paris et vous mourrez ici."»

Dans un hôpital militaire de la ville, trois soldats russes, blessés ont été faits prisonniers. Ils se reposent dans une cellule aux murs vert pomme. Dimitry, 21 ans, chauffeur blessé aux jambes, a suivi sa colonne le 23 février dans la nuit. Il raconte avoir compris qu'il était en Ukraine devant le panneau annonçant Tchernobyl. Son convoi a été pris dans des tirs au deuxième jour de l'invasion, et il s'est évanoui. Le jeune homme, orphelin, vit avec sa grand-mère. Il l'a déjà appelée pour

la prévenir: «La guerre, personne n'en veut, c'est trop effrayant. On n'a pas pu désertier. On a essayé de discuter avec le commandant, mais ça n'a pas marché. Nous étions dix voitures, j'étais dans la dernière, je ne sais pas ce que sont devenus les autres.» Quand on demande à Oleksander, 60 ans, vice-directeur de l'hôpital militaire, ce qu'il pense de ces pauvres bougres qu'il semble écouter avec empathie, son regard bleu clair plissé de vieux sage s'assombrit. La bonne tête de samaritain se mue en masque de haine: «Ce sont des envahisseurs, des fascistes. J'ai beaucoup de famille en Russie, je ne veux plus parler avec eux. Maintenant, ce sont des ennemis.» Au même instant, les sirènes hurlent. Pour la vingt-sixième fois en vingt-quatre heures, à Jytomyr, un bruit puissant arrête les cœurs. — Nicolas Delesalle

**« Moi, un nazi ?
Ma famille
est juive russe »**



Il a traversé seul
l'Ukraine en guerre pour rejoindre
les siens, en Slovaquie

Place Namestie Eugena Suchona, en plein cœur de Bratislava,
le 12 mars, quelques jours après son arrivée.



L'ODYSSÉE DE HASSAN, 11 ANS

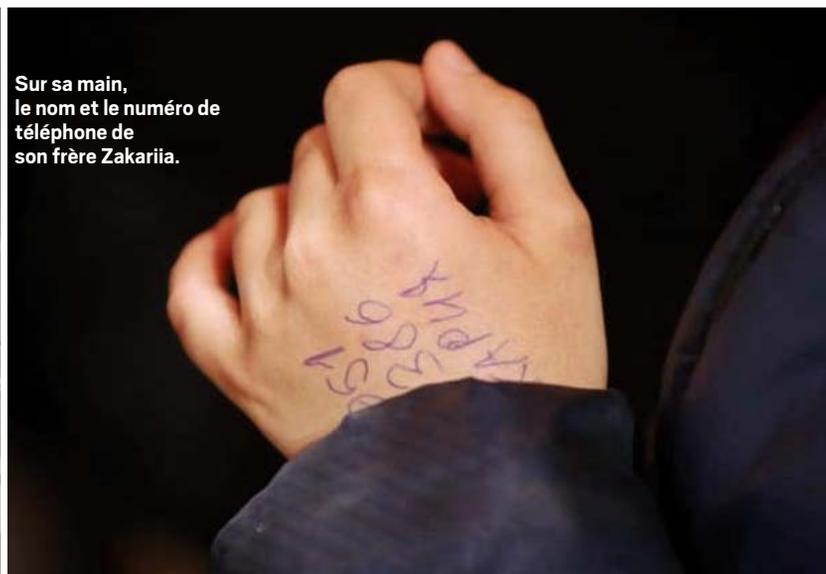
Même les arbres chargés de gui semblent lui promettre une nouvelle chance. Cet enfant a bouleversé le monde quand il s'est présenté seul à la frontière de son pays ravagé. Nos reporters l'ont retrouvé. Des rives du Dniepr à celles du Danube, c'est le héros d'une épopée d'autant plus dangereuse que, comme le souligne la commissaire européenne aux Affaires intérieures, Ylva Johansson, les mineurs isolés sont à la merci des trafiquants : « Nous savons que des enfants disparaissent quand il y a d'importantes vagues migratoires. »

PHOTO PATRICK CHAUVEL / REPORTAGE NICOLAS DELESALLE



Premiers pas en Slovaquie, sous la protection d'un policier. Pour seul bagage : un sac à dos et un sac en plastique. Dans la nuit du 4 au 5 mars.

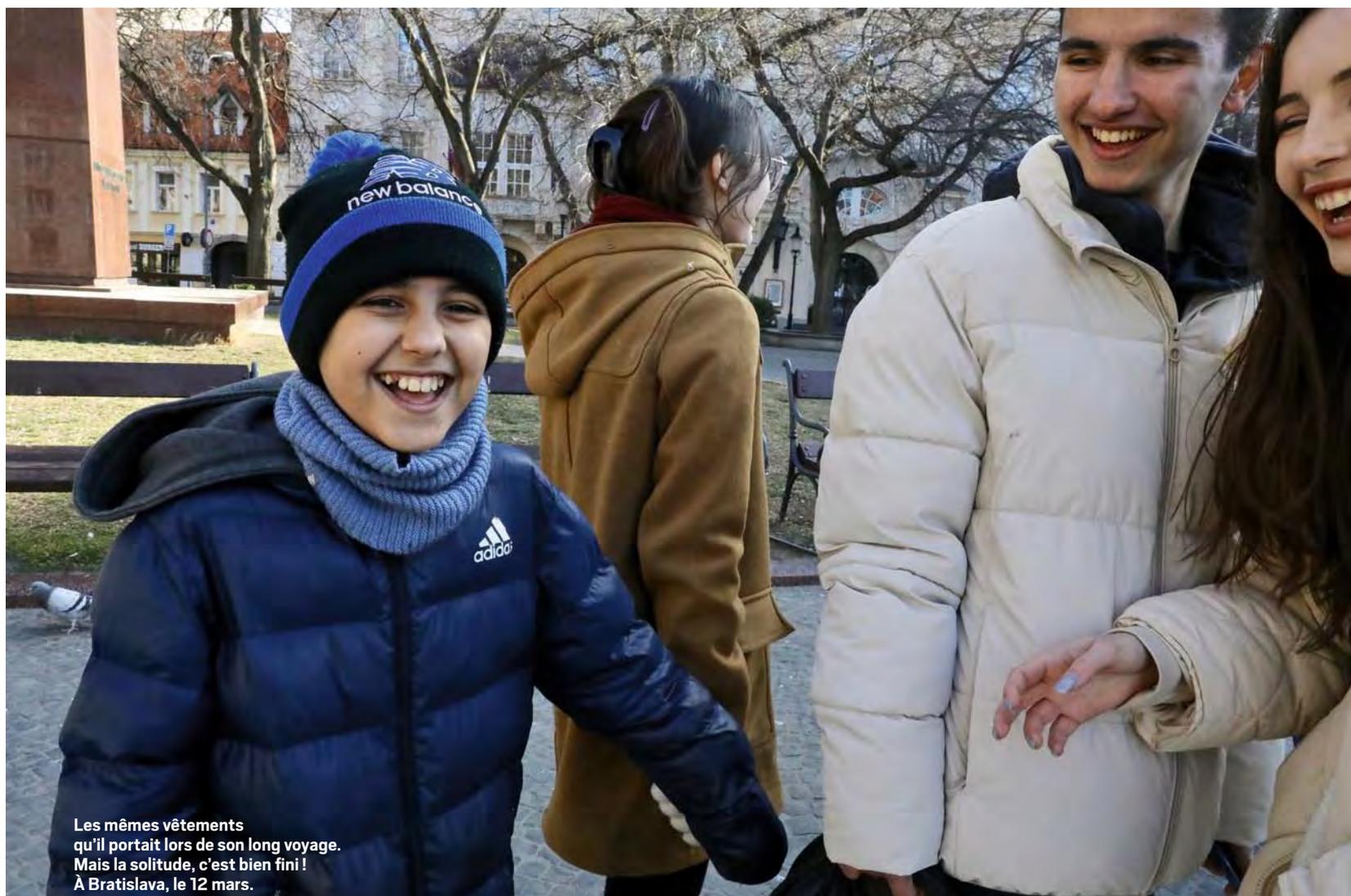
Sur sa main, le nom et le numéro de téléphone de son frère Zakaria.



Boissons, gâteaux... Des bénévoles le chouchoutent sitôt qu'il a franchi la douane.

C'est le frère aîné, Zakaria, installé en Slovaquie depuis deux ans, qui accueille la fratrie dans son petit logement. Le père, syrien, est mort quand Hassan était bébé. La mère est restée en Ukraine pour s'occuper de sa propre mère. Comme Hassan, quelque 195 000 Ukrainiens se sont réfugiés dans ce pays voisin, ex-membre du bloc soviétique. Onze fois plus petit que la France, il fait preuve d'un élan de solidarité spectaculaire.

À Bratislava, il retrouve ses frères et sœurs avec lesquels il avait dû fuir Alep déjà bombardé par les Russes



Les mêmes vêtements
qu'il portait lors de son long voyage.
Mais la solitude, c'est bien fini !
À Bratislava, le 12 mars.



Le benjamin entre
(de g. à dr.) Zakariia,
20 ans, étudiant en
biologie et résident en
Slovaquie, Luna, 16 ans,
Muhammad, 15 ans,
et Kenana, 17 ans.

Pendant quatre jours, Hassan ne dort pas. Terrorisé, il serre contre lui son téléphone portable. C'est le fil d'Ariane qui le relie à sa mère



Les parents de Hassan, Fowaz, qui tient son fils aîné, Zakariia, et Yuliia, en 2001 à Alep.

De notre envoyé spécial en Ukraine Nicolas Delesalle

Le train quitte la gare de Zaporijjia, laissant Yuliia Pisetska pleurer sur le quai. Hassan, son fils de 11 ans, part seul pour un long voyage à travers l'Ukraine en guerre. Ils sont arrivés tôt, ce matin du 2 mars, pour ne pas rater le convoi d'évacuation. Les combats se rapprochent. La centrale nucléaire voisine est en flammes. Hassan porte un bonnet bleu, une doudoune, un sac à dos dans lequel son passeport est bien caché. Il a d'abord fallu se frayer un chemin dans la foule, parvenir à grimper dans le wagon. Hassan a un numéro de téléphone inscrit sur la main et une mission à accomplir : il doit rejoindre ses frères et sœurs, déjà arrivés en Slovaquie. Quand sa mère lui a demandé de prendre ce train seul, il a refusé, terrorisé. Mais Yuliia a insisté. «Je ne pouvais pas partir, raconte-t-elle, car je ne pouvais pas laisser ma mère. Elle a 84 ans, elle est malade et sans défense. J'avais le choix : soit laisser tout le monde en danger ici, soit "m'arracher" à mes enfants et les envoyer en lieu sûr.»

C'est donc pour les sauver que Yuliia a décidé de se séparer de ses enfants. En 2012, après la disparition de son mari, syrien, cette Ukrainienne quittait Alep et les bombes avec ses cinq gosses sous le bras. Hassan avait 1 an ; Zakariia, son frère aîné, l'âge qu'il a lui-même aujourd'hui : 11 ans. Pour mettre encore une fois sa famille à l'abri, Yuliia a établi un plan : Zakariia vit maintenant en Slovaquie, où il a décroché une bourse universitaire en 2019. Il a 20 ans et pourra accueillir ses frères et sœurs. Elle décide d'envoyer ses trois grands ados en éclaireurs : Kenana, 17 ans, Luna, 16 ans, et Muhammad, 15 ans, sont débrouillards. Eux aussi ont déjà été arrachés à un pays en guerre, la Syrie. Comme leur frère Zakariia, ils parlent russe, ukrainien, arabe et anglais. Ils vont étudier la route et donner le maximum d'informations à leur mère. Ce qu'ils lui racontent la met en

confiance : d'abord réticents à accueillir les réfugiés, les Slovaques ont changé d'état d'esprit et sont mobilisés. «Ils ont compris que cela pouvait arriver à n'importe qui», nous a raconté un secouriste. Une semaine après lui, nous sommes sortis d'Ukraine par le même chemin que le petit Hassan. L'arrivée dans le camp d'accueil ressemble à la fin heureuse d'un film américain. Épuisés par l'attente interminable, par le froid, par la peur, les réfugiés ont tout laissé derrière eux. Y compris, toujours, des êtres aimés. Des dizaines de volontaires déploient une énergie folle pour leur venir en aide, les soutenir, leur servir un café entre les tentes, dans la nuit glaciale qu'adoucissent une lumière de crèche de Noël. Un spectacle étrange après n'avoir croisé pendant des semaines que des visages fermés, angoissés, terrifiés. La bonté est plus étrange que le crime. Je ne sais pas pourquoi nous sommes magnétisés par la banalité des horreurs alors que cette jeune femme qui vole d'une famille à une autre, décrochant ici des sourires aux enfants, apaisant là un grand-père, devrait être l'énigme absolue qui nous captive.

Quand le train a démarré, Hassan mourait d'envie de pleurer. Mais, fan de «Dragon Ball Z», il serre les poings : «Je me suis dit que j'étais un homme, et qu'un homme, ça ne pleurerait pas.» Il nous racontera ça très sérieusement quand on le rencontrera à Bratislava, entouré de ses quatre frères et sœurs qui forment autour de lui un cordon de douceur, de sourires, de petits gestes d'affection.

Le 2 mars, un long voyage commence pour le petit garçon. Il tient son téléphone portable collé à lui, par peur de se le faire voler. La batterie est faible. C'est le fil d'Ariane qui le relie à sa famille. Hassan a peur de tout. Pendant vingt-quatre heures, il va être au bord de la crise de panique.

Le train est bondé, 300 personnes se serrent dans chaque voiture. Presque uniquement des femmes et des enfants, car, depuis la promulgation de la loi martiale, quitter le territoire est interdit aux hommes de 18 à 60 ans. Zaporijjia est une ville universitaire. Des milliers d'étudiants marocains, tunisiens ou nigériens fuient eux aussi et se mêlent à la foule ukrainienne. Dans son compartiment, personne ne parle le russe ou l'ukrainien. Hassan ne comprend ni l'arabe ni le français. Il est perdu dans son propre pays, isolé sur son île. Le train évite les zones dangereuses, s'arrête, repart très lentement. Les minutes s'étirent sur des heures et les heures

**Dans le train
bondé, personne
ne l'aide**



Yuliia (2^e en partant de la dr.) avec tous ses enfants, dont Hassan (au fond) et leur caniche, Tomas, en décembre 2020.



À Bratislava, ses sœurs couvrent Hassan de câlins. Jusqu'à la guerre, il n'avait jamais été séparé d'elles.

sur des siècles; le temps se tord, se love autour de lui. On le sait très bien, on avait pris le même train. On a vu la folie de la fuite, l'exode sauvage, la rage, la peur, la survie, sauve qui peut et chacun pour soi. Dans le train, personne n'aide le petit garçon jusqu'à Lviv, vingt-quatre heures de trajet. Hassan ne mange pas: «J'étais trop angoissé», nous expliquera-t-il. Yuliia, elle, se ronge les sangs. «Pendant ces quatre jours, alors qu'il était sur la route, j'ai vieilli de dix ans. J'étais tellement inquiète! Zakariia m'a soutenue, il m'a dit: "Crois en Hassan. Il est intelligent et mature, il y arrivera et nous le retrouverons!"»

Hassan ne dort pas. Il a peur. C'est le mot qui revient le plus souvent quand il raconte son périple. Juste avant d'arriver à Lviv, il parvient enfin à engager la conversation avec deux autres enfants qui parlent russe: «C'est mon meilleur souvenir», rigole-t-il, une semaine plus tard. À Lviv, Nastia, une amie de Zakariia, le récupère. Il passe une nuit chez elle, puis elle le remet dans un train pour Oujhorod, près de la frontière. Une longue chaîne de solidarité se met en place. Des volontaires s'approchent du garçonnet, le confient à d'autres volontaires et, après trois jours de voyage, Hassan se retrouve nez à nez avec des policiers des douanes. Il est minuit, le 4 mars. Hassan montre sa main. Les policiers composent le numéro de téléphone inscrit dessus. Zakariia répond et explique aux agents que ce bout de chou aux yeux vifs est bien son frère, et qu'il vient de traverser un pays en guerre pour le retrouver. Les douaniers sont d'abord méfiants. Même dans le chaos, un enfant si jeune ne devrait pas pouvoir traverser la frontière. Ils expliquent posément ce problème administratif à Zakariia, qui leur raconte la guerre, la centrale nucléaire attaquée, la grand-mère malade, la mère écrasée par un dilemme formidable: sa mère ou son fils, qui sauver? «Le choix de Sophie» revisité à l'aune d'un nouveau conflit. Les douaniers sont abasourdis, et le tampon administratif s'abat sur le passeport de l'enfant. Hassan passe la frontière dans la nuit. Dès le lendemain, les efforts des volontaires le propulsent dans les bras de ses frères et sœurs à Bratislava.

À Zaporijjia, Yuliia respire enfin: «Je suis très reconnaissante envers le peuple slovaque pour son hospitalité. Quand j'ai découvert que Hassan avait réussi et compris que mes enfants étaient en sécurité, j'ai réalisé que la peur m'avait quittée. Je n'avais plus peur de rien,

tout ce que j'avais de plus précieux dans la vie était sauvé. Le reste n'est pas si important. C'est difficile pour moi sans les enfants, car ils sont le sens de ma vie. Mais je sais que j'ai pris la bonne décision.»

À Bratislava, les ados découvrent un nouveau pays. Zakariia leur fait visiter la ville, trop calme pour Muhammad qui rêve de New York, Paris ou Londres. Luna ne pense plus à l'avenir: «Je veux juste être avec ceux que j'aime, peu importe le lieu.» Kenana sourit en caressant la main de son petit frère: «Il y a eu beaucoup de stress dans notre vie. Moi aussi, je veux juste être avec ma famille, tout ce qui est matériel n'est pas important. La sécurité, la famille, il n'y a que ça qui compte.» «J'espère qu'on ne fuira plus jamais un pays en guerre», lâche Zakariia. Peut-être leur mère Yuliia les retrouvera-t-elle un jour ici, quand les combats s'arrêteront et qu'elle pourra convoier sa propre mère malade. Hassan écoute sagement ses frères et sœurs. Il a dans les yeux un curieux mélange de vieille sagesse et d'espièglerie de son âge. Quand on lui demande ce qu'il rêve de faire plus tard, il sourit: «Avant, je disais que je voulais gagner beaucoup d'argent pour protéger ma famille; maintenant, franchement, je ne sais pas. Je suis fatigué.»



UKRAINE LES TRANCHÉES DE LA PEUR

Face au rouleau compresseur russe, les derniers défenseurs du Donbass s'enterrent, résolus à tenir jusqu'au bout. Au front sur la « ligne zéro »

23 mai, 17 h 32. À moins de 10 kilomètres des lignes russes, c'est-à-dire à portée de canon, avec la 95^e brigade de l'armée ukrainienne.

L'heure est terrible. C'est celle où, dans le soleil bas, éblouissant, surgissent les Soukhoï Su-25 de l'armée russe. On estime à 400 le nombre de sorties quotidiennes dans le ciel du Donbass. Aviation et artillerie, tapis de bombes et d'obus, l'envahisseur cloue au sol tout être vivant, soldat ou civil, homme ou animal. Fedya tente d'oublier sa peur : encore quatre minutes et il se retrouvera à plat ventre dans la tranchée fraîchement creusée. Alors, il se souviendra de ce qu'on lui a appris : « Ta terre, tu la défends... elle te défend aussi. »

PHOTOS FRÉDÉRIC LAFARGUE / REPORTAGE NICOLAS DELESALLE



Entre deux orages d'acier, ceux qui survivent craignent la percée fatale

Aleksander, 48 ans, ancien policier et businessman devenu l'âme d'un bataillon de volontaires. Vêtu d'un treillis F1 de l'armée française et équipé d'un AK-47, il fait sa ronde dans un boyau de 500 mètres qu'il a creusé, à la main, avec ses douze hommes sur une crête près d'Izioum.



Nazare (à g.) et son frère Vova (à dr.) encadrent deux autres soldats. Pour préparer le dîner, ils sont allés se ravitailler en eau à une source située à 800 mètres de leur « position de vie ».



Mykola, 26 ans, tué le 26 mai par un obus tombé dans la tranchée qu'il occupait avec la 14^e brigade. Il portait des mitaines en cuir et fumait des Strong. Le capitaine Tarass identifie son corps, qui sera transféré à la morgue avec ses effets personnels.



Vova (au centre) et Nazare (à dr.) dans la « cuisine » du campement dissimulé dans les bois, à 500 mètres en contrebas de la casemate. Au sol, un fusil mitrailleur de l'Armée rouge utilisé lors de la Seconde Guerre mondiale.

Boulangers ou hommes d'affaires, la vie de ces volontaires s'est dissoute dans l'acide de la guerre

Ils avancent vers cette rivière Donets que les forces russes s'acharnent à vouloir traverser. Nous sommes à quelques kilomètres à l'ouest de la ligne qui, le 23 février, séparait la république autoproclamée de Louhansk du reste de la province du Donbass. Après avoir renoncé à prendre Kiev, les Russes ont concentré leurs forces sur ce territoire éloigné de moins de 100 kilomètres de leur frontière. Jour après jour, depuis un mois, ils grappillent du terrain. Ainsi, depuis trois semaines, les combats font rage autour de Lyman, un nœud ferroviaire arraché aux séparatistes en 2014. Ces soldats n'y peuvent plus rien, mais dans deux heures il sera tombé.

Vendredi 27 mai, 15 h 46, dans la région de Lyman, un transport de troupes blindé monte vers le front.



Pour les corsaires de la 95^e brigade, ni grade ni armement moderne. On monte en ligne avec ses tripes

De notre envoyé spécial dans le Donbass
Nicolas Delesalle

Certains font leur signe de croix orthodoxe. D'autres sont prostrés. Juste derrière la rivière Donets, sous un dérisoire auvent de tôle qui, espèrent-ils, les cache des drones, une trentaine de soldats ukrainiens, épuisés, reprennent leur souffle. Les visages sont vieillis; la guerre blanchit les gueules, affaisse les traits, vide les yeux. Les Russes sont à un kilomètre. À chaque instant, de puissantes détonations retentissent, des panaches de fumée grimpent vers le ciel, et les hommes, liquéfiés, tournent leur regard vers l'impact ou se mettent à courir derrière une camionnette garée là. Protection ridicule. Ils sont tous agrippés à leurs armes, boucliers inutiles. La mort rôde partout, s'insinue dans tous les interstices de l'imagination: un seul obus, comme celui tombé à 100 mètres, les tuerait tous. Le nœud ferroviaire de Lyman magnétise les forces russes, la ville est assiégée depuis trois jours. Quand elles l'auront conquise, elles pourront ravitailler leurs troupes et bombarder Sloviansk et Kramatorsk. L'avant-veille, quand on y est passé, des obus tombaient toutes les minutes dans un bruit de fin du monde. Des fantômes sortis des caves sont venus à notre rencontre. Des civils prorusses refusaient de quitter leurs maisons en ruine.

Sous l'auvent, Evgueni, 29 ans, visage émacié, fait les cent pas et pense à sa mère, qui a décidé de rester en Ukraine tant que lui combattrait. Sacha, 33 ans, aspire en trois bouffées une cigarette; le stress a dévoré son visage. Slava, 34 ans, autrefois ingénieur en mécanique, serre les dents sous un foulard noir remonté sur son nez: «Montrez-moi quelqu'un qui n'a pas peur, ici. Tous les jours, on perd des gars. On manque de soldats et d'armes. On a besoin de votre aide en Europe, on a besoin d'armes lourdes, votre sécurité est en jeu. Aujourd'hui, c'est nous. Demain, ce sera vous. S'il vous plaît, aidez-vous!» «Et si vous pouvez, donnez-nous aussi du cognac», ajoute Evgueni tandis qu'une nouvelle volée de Grad

secoue le groupe qui, bientôt, va repartir au contact. Un transport de troupes blindé passe. D'autres soldats montent en ligne. Il s'arrête. Les hommes se saluent, s'encouragent, lèvent le poing. Ceux qui restent savent ce que risquent ceux qui partent. Peu de mots échangés. C'est dur de mourir pour rien... Deux heures plus tard, le vendredi 27 mai, Lyman tombe.

Partout, dans le Donbass, les soldats creusent. Une armée de taupes dans une guerre de bombes et de pelles. Les forces ukrainiennes s'enterrent pour résister aux coups de bouloir des armées russes, qui ne cessent d'avancer malgré leurs pertes monstrueuses: entre 15 000 et 30 000 hommes passés sous le hachoir en trois mois. Qu'importe! Après avoir perdu les batailles de Kiev et de Kharkiv, l'état-major de Poutine jette toutes ses forces dans la bataille de la région de Louhansk. Les obus sifflent au-dessus des têtes à quelques kilomètres au sud d'Izioum, tombée elle aussi aux mains des Russes. Dans sa tranchée, Skif s'en fout. Il sourit, le nez rivé sur son portable. Sur le bras droit du jeune Ukrainien, un tatouage: «Je t'aime maman.» Sa mère est morte quand il avait 11 ans. À 12 ans, il s'est fait tatouer ces trois mots. Depuis, il a grandi et le tatouage a grandi avec lui. L'inscription, devenue presque illisible, lui mange tout le bras. Soudain, il tend son portable pour qu'on lise le message reçu de sa femme réfugiée en Suède avec leurs enfants: «Mon lapin, encore une journée sans toi. Déjà soixante-dix jours que tu me manques dans cette putain de guerre. On se voit par téléphone, mais si tu savais comme c'est insuffisant! Je veux t'embrasser et m'endormir sur ton épaule, juste que tu sois près de moi. Je t'aime, tu es tout pour moi.» «Comment ne pas défendre l'Ukraine quand tu reçois des messages pareils?» s'écrie Skif, indifférent aux déflagrations autour de lui.

Normalement, les soldats restent trois jours sur la ligne de front – la «ligne zéro», comme ils la surnomment – avant de revenir à l'arrière. Lui vient d'y passer neuf jours d'affilée. Il est le seul à avoir fait ça. Skif ne compte pas. À 27 ans, il a adopté les neuf enfants

que sa femme avait d'une première union, ils en ont fait deux de plus et il veut adopter deux orphelins après la guerre. Les champs qui l'entourent sont en flammes, incendiés par le phosphore des bombes. Toutes les fermes alentour sont en ruine, sauf une: à moitié enterrée, une étrange bicoque, qui fut autrefois une ferme à miel, reste debout par miracle. Elle ressemble à un bateau échoué. Elle est habitée par des corsaires de l'Ukraine, une troupe de volontaires intégrée à la 95^e brigade mais commandée par l'énergie du désespoir. Pas de grades dans l'unité, peu d'armements modernes. Les hommes rêvent d'un pick-up pour évacuer les blessés: ici, on monte en ligne avec ses couilles, son cœur, ses tripes. Dans la forêt qui borde la ferme, les hommes ont creusé une ligne de défense camouflée par la verdure dont l'architecture rappelle les casemates de la guerre du Vietnam. Dans les champs abandonnés, ce réseau de tranchées fait la fierté d'Aleksander, un des premiers à être arrivé ici. Il a 48 ans, un ventre gourmand, et porte une paire de lunettes légèrement teintées. Il n'a pas de grade officiel, mais c'est lui qui dirige cet étrange équipage. L'esprit de Patton et le physique de Papa Schultz: «On défend la terre et la terre nous défend», répète-t-il à ses hommes pour leur donner la force de creuser plus profondément. C'est dans ce décor qu'ils vivent et dorment, à une trentaine, épuisés. Les détonations de l'artillerie rythment leurs journées. Parfois, des obus à sous-munitions explosent au-dessus de leurs têtes. Il faut être prêt à se jeter en boule par terre, mais, souvent, les soldats ne réagissent pas. Ils se sont habitués à la peur. Ce matin, deux tanks russes ont été engagés. La brigade a perdu deux hommes. Des papillons voletent dans cette nature reverdie par le printemps et indifférente à la guerre.

À l'ombre d'un cerisier, Oksana, 27 ans, et Stanislav, 35 ans, essaient de se détendre alors que des obus les survolent. Ils sont tombés amoureux en 2014, en manifestant à Maïdan pour une Ukraine libre. Ils travaillaient dans un bureau d'avocats. Le 24 février, dans leur appartement près de l'aéroport de Hostomel, avec leurs

cinq chats, ils entendent les premiers missiles s'abattre sur Kiev. Depuis, un voisin s'occupe de leurs chats et ils combattent ici. À leurs côtés, voici Nord, infirmier qui porte bien son prénom, 27 ans, visage taillé dans un bloc de glace, yeux bleus translucides. Le 16 mai, il a fêté son anniversaire sur la ligne de front: «On était allongés sous les bombes. Un type m'a dit: "Pour ton anniversaire, je te souhaite de pouvoir te relever un jour." Je pense à tous les gens qu'on n'a pas pu sauver, j'ai tous leurs visages dans la tête et il y en a trop.» Igor, 50 ans, l'écoute sans moufter. Il parle peu. Le crâne rasé de frais, il porte sur la tête un foulard couleur camouflage. Dans la brigade, on l'appelle Shrek. Il en a la corpulence et la voix de basse. Dans ses mains

« Mes soldats pourraient tuer des Russes avec une pelle ! »

d'ogre, la canette de Red Bull qu'il est en train de boire ressemble à un jouet. Igor prépare des brochettes de chachliks qui ont mariné toute la nuit avec des oignons dans une bassine, tandis qu'Aleksander ouvre une bouteille de vin en enfonçant le bouchon du doigt. La mitraille s'abat dehors. Igor n'en a rien à foutre. La cuisson des chachliks est sacrée. Il sort, indifférent au danger. Des sous-munitions éclatent à proximité. Chaque jour, les unités disséminées aux alentours perdent des hommes. Entre cinquante et cent soldats dans tout le Donbass. Aleksander regarde Igor avec orgueil. Policier pendant vingt ans, reconverti dans le business et le conseil, puis volontaire pour repousser ceux qu'il appelle les Orques, il n'a pas besoin de donner d'ordres. Chacun sait ce qu'il a à faire: «Mes soldats se foutent du confort. Et puis ils sont tous un peu tarés. Ils tueraient des Russes avec une pelle! Les Cosaques ne peuvent pas être battus.» Deux chats circulent entre leurs jambes. L'un d'eux porte une tache noire sous le nez. Tout le monde l'appelle «Hitler», pour blaguer et pour énerver Poutine. «On est patriotes, on aime notre pays, mais nous ne sommes pas de foutus nazis», explique Aleksander.

Fedya, 24 ans, est une des dernières recrues d'Aleksander. Il promène sa gueule d'ange dans les tranchées qui descendent en zig-zags à travers les champs. Il a de grands yeux d'enfant triste, mais sa bouche contredit son regard: il sourit tout le temps. Des chiffres sont tatoués sur son cou: 1601. Une date importante de l'histoire de l'Ukraine? «Non, c'est juste que j'ai eu trois accidents de bagnole, et chaque fois, c'était un 16 janvier. C'est un aide-mémoire pour ne pas rejouer

au con ce jour-là.» Avant la guerre, Fedya était camionneur en Slovaquie. Revenu au pays le 18 février pour voir son fils, il s'est engagé le 26 et a dépensé 2 000 dollars pour s'équiper comme un vrai soldat: gilet pare-balles, casque, rangiers, trousse de premiers secours. Sur la bandoulière de sa kalachnikov, il a écrit «Robot» au feutre noir pour se donner du courage. «La situation est difficile. Mais ça, on ne le raconte pas, on ne veut pas décourager les gens. Le jour de Pâques, quatre recrues fraîches ont été blessées et treize hommes ont déserté. C'est ça, la guerre», lâche-t-il en rigolant, alors que ses yeux se voilent. Au loin, à l'orée d'une forêt, un canon M777 livré par l'armée américaine tire des obus toutes les trente secondes,

dans un vacarme monstrueux. «La chose qui m'a le plus étonné, c'est mon premier mort, au nord de Kiev. Je n'avais jamais vu de cadavre avant», raconte Fedya. Une violente détonation l'interrompt. Cette fois, c'est une «arrivée». Le soldat s'accroupit, alors qu'un nouveau bruit, assourdissant, vrille les tympanes. Deux Soukhoï Su-25 russes survolent la tranchée à très basse altitude, peut-être 100 mètres. On peut distinguer les grappes de bombes sous leurs ailes. Les avions sont la pire menace pour la brigade. S'ils lâchent leur cargaison, tout sera fini pour Fedya. Mais les deux bombardiers passent sur l'aile et lâchent sur leur sillage des leurres thermiques dans des gerbes d'étincelles. Ils ont été repérés par un système de défense antiaérienne installé juste à côté. Un canon mitraille, un missile est tiré dans un panache blanc. Il manque

sa cible, mais les avions s'éloignent et, dans la tranchée, Fedya sourit sans joie.

À une trentaine de kilomètres du front, dans la ville de Kramatorsk, les sirènes hurlent toute la journée. Des bandes de chiens en quête de pitance errent dans les rues vides et, assis sur un banc baigné de soleil, Andreï se tient la tête dans les mains en écoutant la canonnade qui s'approche. Il a un visage rond, les pommettes hautes, des yeux bleus éteints par l'épuisement. Il y a trois mois, Andreï s'est rendu en Porsche Cayenne au commissariat militaire de Kiev pour s'engager. Propriétaire d'un restaurant et d'un salon de beauté, il était un brillant homme d'affaires. Il a songé un instant à fuir le pays, mais il est resté. Sa vie d'avant s'est dissoute dans l'acide de la guerre. Après deux jours de repos à l'arrière, il repart au combat à Tochkivka avec la 57^e brigade: «Dans les camions qui partent au front, les soldats pleurent. On est bombardés 24 heures sur 24, c'est l'enfer. J'ai perdu beaucoup d'amis, j'ai peur, je ne veux pas y retourner, mais je n'ai pas le choix. On n'a que des RPG et des lance-grenades polonais pour se défendre contre de l'artillerie lourde et des chars. D'habitude, on trouve quelque chose à manger; mais là, on n'a plus que huit patates et cinq tranches de poisson par jour pour seize hommes.» Un de ses camarades l'interrompt: «Tais-toi, dis-leur simplement qu'on va faire ce qu'il faut pour tenir.» «Non, répond-il. Je veux qu'ils sachent la vérité, même si ça ne sert sûrement à rien.» Andreï regarde à nouveau ses pieds: «J'ai un fils de 4 ans. Je reconforte ma femme, je lui dis que tout ira bien. Mais je sais que c'est

[SUITE PAGE 88]

Le 24 mai, les forces spéciales de la police ukrainienne distribuent des colis alimentaires du World Food Programme aux derniers civils de Lyssytchansk.





Les Bushmasters donnés par l'Australie arrivent en renfort à Lyssytchansk le 24 mai. Ces blindés d'infanterie mobile sont équipés de mitrailleuses high-tech.



Un « loup » des forces d'opérations spéciales ukrainiennes part saboter des positions russes autour de Lyssytchansk.

un voyage sans retour. On va mourir pour notre pays, c'est comme ça. Je ne sais pas comment j'arrive à tenir. Je sais juste que des camarades, là-bas, attendent qu'on les relève. En y allant, je vais sauver ces mecs. C'est ça qui donne la force d'y retourner.»

À Bakhmout, sur le front est, Serguï Gaïdaï, le gouverneur de la région de Louhansk, a arrêté de fumer le 31 décembre dernier. Il essaie de tenir mais cela devient compliqué. Le front s'ébrèche partout : « Des hommes craquent, c'est vrai, et rien de pire ne peut arriver. Certains soldats voient leur première bataille. Quand ils arrivent, ils sont sidérés. Chacun a sa résistance psychologique, ça dépend de chaque homme. » Le gouverneur raconte comment Poutine a envoyé toutes ses forces pour prendre sa région : 25 groupes de 500 hommes. « C'est énorme, ils ont plus d'artillerie, plus de blindés que nous. Ça fait trois mois qu'on résiste. Il faut essayer de sauver nos hommes et tenir nos lignes, en espérant que les armes occidentales vont arriver. Il y a des positions où l'on ne peut plus récupérer les morts et les blessés. Il n'y a pas d'endroit où se cacher, les Russes tuent et détruisent tout. » À Soledar, plus à l'est, les bombes tombent de manière aléatoire sur les maisons. Une ancienne mairie abandonnée a été soufflée sous nos yeux par une bombe de 500 kilos. Fin mai, à Lyssytchansk et Severodonetsk, sur le point d'être encerclés, il restait 15 000 personnes à évacuer.

Retour dans le bateau pirate d'Aleksander. Trois hommes de la 95^e sont morts la veille, deux ont été blessés. Personne n'en parle.

Il pleut. Les tranchées sont des boyaux de boue. Vova, 30 ans, écoute le ciel. Arrivée? Départ? Comment reconnaître les détonations de l'artillerie? « Faudrait inventer un Shazam des bombardements », dit-il en notant le silencieux de sa kalachnikov, qu'il a achetée à ses frais : 150 dollars, quand même... Il est venu se battre avec son frère Nazare, 22 ans, et son cousin Genia, 26 ans. Inséparables, ils veillent les uns sur les autres et appellent tous les jours leur mère, Alyoana, pour la rassurer. « S'il n'y a que deux places en ligne zéro, on n'y va pas », déclare Vova. « Que Dieu vous sauve ! » ont dit leurs parents quand ils ont annoncé leur départ. Ils combattent depuis deux mois dans le Donbass. Vova était boulangier, Genia s'occupait de vidéosurveillance avec Nazare. Vova raconte les tranchées de la ligne zéro, trop peu profondes, environnées de vaches qui, éventrées par les obus, pourrissent sur place. Les anecdotes s'enchaînent : « Une fois, un mec a chié dans la tranchée sous les bombardements. D'habitude, on recouvre la merde. Mais là, il n'a pas eu le temps. Et juste après, la relève est arrivée en courant. Les copains sont tombés dessus. Ça nous a fait rire. Une autre fois, on était allongés dans la tranchée. Ça tirait beaucoup. J'ai senti un tremblement bizarre. J'ai pensé que c'étaient les Russes, qu'ils préparaient une attaque. En fait, c'était Nazare qui ronflait. Il dormait tranquillement sous les rafales, ce con-là ! » Vova rit pour conjurer la tristesse qui, quotidiennement, s'abat sur eux. Il raconte encore cet instant burlesque : « Un

jour, à la radio, un type paniqué a annoncé l'arrivée d'un projectile inconnu qui battait des ailes. C'était... un oiseau ! » En l'écoutant, Stass se marre. Il vient d'être embarqué dans le bateau. Il s'occupe de la cuisine. C'est le puceau de la ligne zéro, et il rêve de se battre : « Je veux être avec mes amis et préparer les meilleurs plats possible pour eux, meilleurs que dans les restos français. Les autres me disent de ne pas y aller, mais je veux le faire. Et plus tard, après la guerre, quand je me marierai, j'inviterai tous mes amis. On va survivre à tout ça ! »

À Pryvillia, dans une ferme transformée en poste médical, Valentina, infirmière, et le capitaine Tarass, médecin, tous les deux mobilisés depuis deux mois, attendent l'arrivée des corps de deux soldats qui n'ont pas survécu à cette journée. À proximité d'une vieille pompe à eau, Valentina fume une cigarette dans une guérite qui sert de débarras,

sous une treille couverte de grappes de raisins encore minuscules. Les oiseaux chantent. Une bicyclette déglinguée est posée contre un tas de casseroles rouillées, près d'un pot de peinture vide rempli de mégots. Valentina a 36 ans, des yeux bleus et un tatouage discret sous l'oreille gauche. Elle a déjà récupéré aujourd'hui les dépouilles de six soldats, dont deux tués voilà un mois et abandonnés dans les combats féroces à la chaleur du printemps. « Les Russes ne les ont même pas enterrés », soupire le capitaine Tarass, longue tige surmontée d'un visage juvénile, lui aussi vieilli prématurément. « Il faut mettre les émotions de côté, c'est

Le radio annonce, paniqué, l'arrivée d'un projectile inconnu... C'est un oiseau !

notre boulot », soupire Valentina en récitant un mantra qui ne la protège plus. Elle rêve de revoir sa famille à Vinnytsia. Au loin, un petit blindé râblé pétarade. Il débarque directement du front proche du bateau pirate d'Aleksander. La porte arrière s'ouvre. Un soldat âgé, blessé à la jambe, en sort en titubant. Il sourit à tout le monde, éberlué d'être vivant. Ses camarades n'ont pas eu sa chance. Un obus est tombé dans la tranchée qu'occupaient ces hommes de la 14^e brigade, proche de la 95^e. Tarass, Valentina et d'autres « médecins » extraient deux civières du blindé, avec précaution. Ils ouvrent les bodybags noirs. En silence, l'équipe médicale procède à l'identification. Chacun connaît exactement sa tâche. Un infirmier fouille les poches des soldats et dépose sur leur ventre les effets personnels, passeports, paquets de cigarettes, téléphones portables. Les jeunes hommes ont été frappés par des éclats au cou. Leurs camarades de tranchée ont tenté de les sauver et posant des pansements compressifs sur les plaies. En vain. Les infirmiers referment les sacs, inscrivent nom et date de naissance des défunts sur un ruban adhésif blanc. Mykola, 26 ans, était méticuleux. Sa tenue soignée en témoigne. Né le 3 novembre 1995, il est mort le 26 mai 2022. Les corps sont transférés dans un van qui part pour la morgue. Le gilet pare-balles de Mykola gît dans l'herbe verte, maculé de sang. Il n'a servi à rien. Les yeux dans le vague, Valentina s'allume une nouvelle cigarette.

Le même jour, le navire d'Aleksander a été labouré par une pluie d'obus : 47 impacts au total. Tous les hommes ont survécu et tiennent leur poste. Stass, le cuisinier, est parti en ligne zéro. Il fait nuit. « Hitler » est monté sur les genoux d'Aleksander. « Ça veut dire que la nuit va être calme. » Le chef sans grade brûle une cigarette et engueule un soldat : « Ça va te tuer de ne pas fumer ! » Les dernières nouvelles sont mauvaises. Severodonetsk serait tombé. Aleksander essaie de garder sa bonne humeur : « Pour les hommes, il faut montrer l'exemple. » Il comprend les questions avant qu'on les lui traduise, scanne les mimiques, saisit tout : « Je suis un peu chaman, dit-il. Dieu m'a donné ces capacités. Je sens les hommes. J'ai du flair. Ils sont mes fils. Je crois en Dieu. Quand ils vont sur la ligne zéro, je prie, je pleure pour eux. » Aleksander joint le geste à la parole. Dans l'intimité de la nuit étoilée, en silence et en caressant « Hitler », il pleure pour de bon. — Nicolas Delesalle



CRIMES DE GUERRE FRÉDÉRIC LECLERC-IMHOFF, 8^E JOURNALISTE TUÉ EN UKRAINE

À Bakhmout, Serguï Gaïdaï, le gouverneur de la région de Louhansk, donne son feu vert. C'est lui qui autorise les journalistes à prendre place dans le camion Mercedes blindé donné par une ONG britannique à la police de Severodonetsk pour convoyer de l'eau et de la nourriture vers la ville voisine de Lyssytchansk puis procéder à l'évacuation de civils. La route qui relie Bakhmout à Lyssytchansk longe le front. Elle est dangereuse, à portée de sniper et frappée par des tirs de mortiers. Le 30 mai, Frédéric Leclerc-Imhoff, 32 ans, journaliste reporter d'images à BFMTV depuis six ans, monte dans le camion avec son équipe. Ils sont accompagnés d'une escorte.

Nous les avons croisés à l'hôtel de Kramatorsk. Ils venaient d'arriver dans le Donbass après avoir travaillé à Mykolaïv. Ils étaient sérieux, méticuleux, le chargement de leur voiture était bien mieux ordonné que le nôtre. Formé à l'IJBA, l'Institut de journalisme de Bordeaux, Frédéric terminait son deuxième voyage en Ukraine depuis le début de la guerre. Il était heureux d'être là ; inquiet aussi. Humble, attentif aux risques, il prenait volontiers conseil auprès de reporters plus expérimentés : « Il m'appelait tous les jours pour savoir ce que je pensais de leur programme, raconte Florian Litzler de TF1, encore sur place. Ce matin-là, aussi. Ils hésitaient à partir. Mais les conditions étaient bonnes, dans un véhicule blindé. Ils y sont allés. Pour faire leur boulot, parce qu'ils voulaient raconter l'histoire de ces gens. » Frédéric Leclerc-Imhoff a été touché par un éclat d'obus. Six jours plus tôt, notre photographe Frédéric Lafargue occupait la même place dans un convoi semblable. — N.D.

Retrouvez l'intégralité de ce texte sur le site de Paris Match.

L'intérieur du camion blindé dans lequel le journaliste de BFMTV Frédéric Leclerc-Imhoff a trouvé la mort, le 30 mai.



Le front s'ébrèche partout : « Des hommes craquent, c'est vrai. Certains soldats voient leur première bataille, ils sont sidérés »